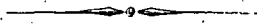


VOYAGE
EN CHINE
ET EN MONGOLIE

DE M. DE BOURBOULON
MINISTRE DE FRANCE
ET DE MADAME DE BOURBOULON

1860-1861

PAR
M. ACHILLE POUSSIELGUE



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1866

Droit de traduction réservé

griller, ou rôtir sur des *argols*¹ ; il en prend un goût insupportable. Passe encore pour les aliments qu'on fait bouillir avec ce genre de combustible, le seul qu'il y ait au désert.

« En arrivant ici à la couchée à quatre heures du soir, j'ai été me promener pour faire boire mes chiens sur le bord d'un étang, où j'ai joui d'un coup d'œil extraordinaire : au milieu et sur les bords de l'eau, dans un encadrement de roseaux et de gazon vert, s'ébattait avec confiance une foule d'oiseaux de toute couleur et de toute grandeur ; des sarcelles, des canards de différentes espèces, des cygnes majestueux, des foulques, des poules d'eau, des bandes d'échassiers, bécassines, ibis, hérons ; un troupeau d'antilopes s'abreuvait sans se soucier des cris de la gente ailée ; une bande d'oies sauvages paissait l'herbe verte ; un superbe faisan doré caquetait auprès de ses poules pour les décider à s'approcher de l'aiguade ; enfin deux énormes grues de Mandchourie perchées, sur une patte, contemplaient mélancoliquement ce spectacle !

On eût dit la basse-cour du bon Dieu ! La confiance de ces animaux prouvait que jamais aucun d'eux n'avait été tourmenté ni chassé par l'homme. »

Boulan, 30 mai au soir. — « C'est un spectacle singulièrement grandiose dans sa monotonie que l'aspect du désert ! La steppe sans bornes se déroulant à l'infini va se confondre à l'horizon avec le ciel ; nous, notre escorte et nos voitures, nous avons l'air d'un point, d'une tache au milieu de l'immensité !

Avant-hier à *Bombatou*, quand nous sommes entrés dans le *Gobi*, les verdoyants pâturages de la Terre des Herbes ont fait place peu à peu à un sol sablonneux, parsemé de rares touffes de chiendent ; la steppe était comme boursofflée sous une foule de petits tertres coniques, formés par l'agglomération des vieilles racines de saxifrages. Là, habitent de compagnie une sorte de rats à poils gris qui

1. Nom mongol des bouses de vache.

y pratiquent leurs tanières, et de nombreuses tarentules; celles-ci, qui couvrent le sol de leurs toiles, passent pour très-venimeuses : elles sont noires et brunes, d'une taille énorme, et d'un aspect véritablement hideux. Nos voitures nous font éprouver des secousses insupportables en franchissant au galop cette ceinture de taupinières; mais, si nous avons souffert d'abord, que dirons-nous maintenant qu'elles ont fait place à de longs bancs de grès qui se succèdent avec une monotonie désespérante, aussi loin que la vue peut s'étendre; la steppe, rayée alternativement de bandes de tuf jaune et d'assises de grès noir, présente un coup d'œil extraordinaire; on dirait que la terre a été recouverte d'une immense peau de tigre! Notre course à toute vitesse sur cet escalier naturel nous rappelle bien vite à la réalité : les roues massives sautent de marche en marche, et ébranlent nos pauvres corps qui en subissent chaque contre-coup; c'est là un supplice sans nom que Dante a oublié dans son *Enfer*!

« Ce matin, nous sommes rentrés dans les sables; le grès a disparu, et nous rencontrons de grosses roches de granit sombre, en blocs quelquefois groupés, mais le plus souvent isolés, et ne se rattachant à aucun mouvement de terrain; on dirait des aérolithes tombés du ciel pour varier l'uniformité du désert. Il paraît que la Mongolie tout entière n'est qu'un vaste plateau de granit, ne présentant aucune interruption, aucune fissure même où les végétaux puissent enfoncer leurs racines; quand il y a quelques pouces de terre, au-dessus du roc, le sol le couvre de prairies naturelles, comme dans la Terre des Herbes; quand les assises de granit gagnent la surface, il ne peut même plus pousser un brin d'herbe. C'est à cette partie des steppes où nous sommes que les Tartares ont donné le nom de *Gobi*, qui dans leur langue veut dire *désert des pierres*, et certes ils l'ont bien nommé.

« En cette saison, au commencement de l'été, l'eau des pluies de printemps, non absorbée encore par l'évaporation,

constructions en bois peint et verni; on y compte une foule de maisons de thé, de pavillons de plaisir, de boutiques de toute sorte pleines d'objets manufacturés que les Chinois échanget à grand bénéfice contre les matières premières du pays, telles que feutres, peaux, cuirs, fourrures, suifs, pierres précieuses brutes, etc, etc. Mme de Bourboulon étant entrée dans une boutique pour y faire quelques emplettes, prétendit que c'était un bonheur pour elle de rencontrer, après un mois de désert forcé, la civilisation relative d'une ville chinoise, que les odeurs fades du bois de sandal qu'on y brûle, du musc dont sont imprégnés les vêtements, de l'ail enfin que mangent les habitants, lui montaient à la tête, et lui produisaient une sensation agréable¹ ! Après tout, c'était se retrouver en pays de connaissance !

Quoi qu'il en soit, la ville chinoise d'Ourga est loin de sentir bon ; habitée par une foule de pêcheurs qui exploitent les lacs et les rivières des environs, ceux-ci y font sécher et fumer en plein air sur des claies en bois les poissons qui sont le produit de leurs pêches ; de là ils les expédient jusqu'en Chine, ou bien les vendent à grand prix aux Khalkhas trop paresseux pour se livrer à cet exercice pénible. Quant aux poissons communs, ceux qui ne servent pas à l'alimentation et à la salaison, sont employés à fumer la terre. Il y a aussi dans cette ville beaucoup de trappeurs qui prennent au piège les loutres, renards bleus, hermines, martres et zibelines, et qui font un grand commerce de pelleteries.

1. Tout étranger qui pénètre dans une ville chinoise pour la première fois est frappé de l'odeur forte qui y règne : c'est un mélange indéfinissable des parfums les plus violents et d'odeurs fétides, telles que celle de l'ail. Les Chinois aiment passionnément ce légume, qu'ils mangent cru et cuit à toute sauce ; ils en ont toujours une gousse dans la bouche. Pour éviter d'être empestée dans le palais de la légation à Pékin, Mme de Bourboulon avait dû interdire à tous ses serviteurs chinois l'usage de cet aliment, mais ils n'acceptèrent cette privation qu'en stipulant une augmentation de gages.

moukté, les voyageurs s'enfoncèrent dans des gorges pittoresques et profondes, couronnées de forêts de bouleaux, et arrosées par une foule de torrents qui forment des cascades de la plus grande beauté. Des blocs de rochers noirs et pourpres, tachetés d'un rouge extrêmement vif provenant des infiltrations ferrugineuses, barraient le passage ; il fallut en plusieurs circonstances soulever les charrettes à force de bras, ce qui fit perdre un temps considérable. Le pays est magnifique : d'immenses forêts vierges couvrent toutes les pentes des montagnes ; les arbres séculaires, déracinés par les orages ou brisés par la foudre, jonchent le sol qu'ils couvrent de leurs débris ; une mousse aussi blanche que de l'argent s'enracine aux branches des vieux sapins, d'où elle pend jusqu'à terre en longs festons. Cette plante parasite, qui atteint les proportions des plus grandes lianes, fait un effet merveilleux parmi le feuillage sombre des forêts d'arbres verts ; on dirait que ces arbres géants se sont tous couverts de longues barbes blanches ! Le marbre noir veiné de vert et de rose, le porphyre, les pierres d'agate, le granit incrusté de mica étincelant comme des diamants, forment la parure des montagnes bigarrées de mille couleurs : on y trouva aussi une grande variété de pierres précieuses, des sardoines, des onyx, des lapis, des topazes, des chalcédoines et des améthystes, qui, mal taillées il est vrai, se vendent à un prix très-modique chez les brocanteurs chinois d'Ourga.

La station de *Kouïtoun*, à laquelle on arriva vers quatre heures du soir, est située au centre des monts Bakka-Oula par huit cents mètres d'altitude environ. Ces hautes montagnes subissent là une forte dépression, et le passage qu'elles y laissent est analogue aux cols qu'on rencontre au milieu des Alpes.

A la lisière des forêts, on voit une ceinture de pâturages, où paissent des troupeaux de vaches appartenant à un *aoul khalkha* établi dans le voisinage. Ces pauvres gens perdaient journellement des animaux dévorés par les

loups, les ours, et, prétendaient-ils, par un tigre établi dans une gorge impénétrable, dont il sortait chaque nuit pour emporter un bœuf ou un cheval; effrayés des ravages exercés par ce terrible voisin qu'ils n'osaient pas attaquer, les Khalkhas se préparaient à émigrer vers des régions plus tranquilles. Ces forêts servent en effet de repaire aux bêtes fauves de la contrée : les ours y sont très-multipliés, les loups y errent par bandes nombreuses, ainsi que les sangliers dont on voit partout les traces sur la terre fouillée; des moufflons, des bouquetins, une grande espèce de cerf appelée *mara*, des chevreuils, des antilopes, et enfin le chevrotin porte-musc, si recherché pour sa bourse à parfums, y vivent avec les bêtes féroces qui leur font une guerre acharnée.

Entre *Kouïtoun* et *Iro*, dans un profond ravin, où coule un torrent que l'on côtoya, une nuée de vautours griffons et barbus, perchés sur les carcasses de chevaux abandonnés, se disputaient avidement les lambeaux de chair qu'ils arrachaient en fouillant leur proie : un grand aigle harpie planait au-dessus de ces oiseaux gloutons, emplissant de son immense envergure toute la largeur du ravin, au fond duquel ses ailes dessinaient une silhouette gigantesque ; il s'abaissait peu à peu en tournoyant, et les vautours inquiets dressaient leurs cous pelés en voyant s'approcher le roi des airs : soudain il fondit sur eux comme une flèche, il y eut un cliquetis d'ailes et de becs entre-choqués, puis les pillards, malgré leur nombre, malgré leur force, s'enfuirent honteusement, sans avoir essayé de lutter, laissant la harpie maîtresse de la proie convoitée ; celle-ci, perchée sur les cadavres, regarda fièrement passer les voitures de l'escorte qui roulaient sur les rochers au-dessus de sa tête !

Il fallut descendre par des côtes abruptes pour arriver à la station d'*Iro*, qu'on atteignit seulement à la nuit, non sans éprouver quelque appréhension des bêtes féroces, dont on avait entendu parler toute la journée.